

FRANCE HUSER

LA TRICHE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA FILLE À LÈVRE D'ORANGE, 2006.

Aux Éditions du Seuil

LA MAISON DU DÉsir, 1982 (« Points » n° P1176).

AURÉLIA, 1984 (« Points Roman » n° R241).

LA CHAMBRE OUVERTE, 1986 (« Points Roman » n° R313).

LES LÈVRES NUES, 1988 (« Points Roman » n° R385).

LA COLLINE ROUGE, 1992 (« Points Roman » n° R635).

LE MURMURE DES SABLES, 2004 (prix Amerigo Vespucci).

Aux Éditions Robert Laffont

CHARLOTTE CORDAY OU L'ANGE DE LA COLÈRE, 1993 (« Pocket » n° 4267, prix des Librairies de Normandie).

Aux Éditions Fayard

LA NUIT DE L'ICEBERG (avec Bernard Génies), 1995 (« Le Livre de Poche » n° 14096).

LES RESCAPÉS DU « TITANIC » (avec Bernard Génies), 1999.

LA TRICHE

FRANCE HUSER

LA TRICHE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Tricher. Pour moi, ce ne fut pas une décision.

Ce fut un destin. Déjà, à ma naissance, j'ai triché. Mes parents attendaient avec certitude un garçon. Ils n'avaient jamais imaginé qu'ils pourraient avoir une fille : peigne, brosse, timbale, cuillère, tout avait été gravé au nom du garçon que je devais être. Mais j'arrivai. Une fille ! Ma mère pleura. Mon père ne s'intéressa pas à moi. Un jour, j'avais environ six ans, en fouillant dans une armoire, je découvris tout au fond d'une étagère, cachée derrière des piles de draps, une timbale. L'argent était terni, mais les lettres noircies, indiquant le prénom masculin qui aurait dû être le mien, confirmaient ma faute. Cette fois j'avais la preuve de ma duplicité. Il m'avait suffi de naître pour commettre déjà une trahison. Loin de me repentir, je persévérerai dans cette direction. Très vite, je m'aperçus que le mensonge était plus souvent récompensé que la franchise. Je m'installai dans cet entre-deux : non pas exactement le mensonge, mais un lieu trouble, aux limites floues, entre la vérité et le mensonge, là où tous deux se côtoient si étroitement qu'il devient impossible de les distinguer. Comment

nommer cette zone intermédiaire qui échappait à la vérité et glissait si aisément vers le mensonge ? Ce n'était pas la trahison, ce n'était pas le mal. Par-delà les intérêts immédiats, elle comportait quelque chose de ludique. Je l'appelais la triche. Rien ne la définissait, elle n'avait pas de règle, mais je la reconnaissais à l'émotion étrange que je ressentais alors. Comment la décrire ? Un tourbillon m'enveloppait, ma respiration devenait profonde, plus ample : le monde qui m'entourait s'agrandissait à l'infini. Il coïncidait enfin avec celui, plus délié, plus subtil, de mon imagination.

Un souvenir me paraît significatif : je suis au collège, dans le long couloir menant au réfectoire. La porte qui ouvre sur cette salle est très lourde. À midi, la cloche sonne. Elle marque la fin des cours. Je m'élançais dans le couloir avec les autres élèves. C'est à qui ira le plus vite ! Mais, juste avant la porte, je ralentis. En sorte que je n'ai pas à la pousser : une autre fillette lève la main et fait l'effort auquel je me refusais. Je me glisse à sa suite et franchis le seuil, libre de toute contrainte. Passer ainsi d'un espace à un autre, sans recourir au geste nécessaire, celui qui en donnait la permission, me plut. Désormais, dans ce groupe d'enfants qui courait, parfois sur trois rangs, vers le réfectoire, je m'arrangeais toujours pour être du côté du mur. J'appris à ralentir ma course à temps, me laissant devancer pour que d'autres arrivent avant moi à la porte et l'ouvrent. Parfois j'hésitais entre le plaisir de la course, l'envie de gagner, et l'impérieuse nécessité qui m'obligeait à ralentir mon rythme. Je freinais au dernier moment. Une ruse trop visible. L'une de mes camarades finit par s'en apercevoir :

— Paresseuse ! accusa-t-elle.

Ce n'était pas cela. Non, c'était un autre motif qui me guidait. Je ne voulais pas acquitter le tribut requis – je voulais entrer en fraude. Cette tricherie me séduisait.

Si j'y réfléchis, le moindre de mes choix obéissait à cette injonction : tricher. Je refusais, par exemple, ces interminables et moroses bonbons à la menthe, dont le goût reste identique et qui ne font que s'amenuiser quand on les suce. Je préférais ceux qui, en se brisant soudain sous la dent, démentent leur apparence et révèlent une consistance et une saveur inattendue, toujours différente – cassis, framboise, citron, ou myrtille... Il en était de même pour les fruits : je n'aimais ni les bananes qui s'écrasent sans grâce dans la bouche, ni les pommes qui se mastiquent machinalement sans éviter la monotonie. J'adorais les prunes, dont la peau, si douce sous le doigt, est déjà d'une couleur indéfinissable, hésitant entre un violet émaillé et un parme mat. Il suffit de les inciser, à peine, du tranchant des dents, pour découvrir le fondant et le moelleux de la chair. Une morsure plus profonde fait jaillir un jus sucré si généreux qu'il est difficile alors de manger proprement. J'aimais surtout les noix dont les différentes étapes de préparation qu'elles exigent semblent des rites d'initiation ou des secrets à franchir. Je m'étonnais toujours qu'une fois brisées, sous leur carapace, apparaisse une peau si fine, délicate. Elle se lovait en des replis et contorsions comme autant de dérobadés, de feintes à élucider pour parvenir enfin à la chair immaculée, tendre et pourtant croquante.

Tous mes plaisirs étaient ainsi déterminés par ce même désir de transgression que j'appelais la triche.

Nager ? La brasse m'ennuyait. La simplicité franche et paisible de ses mouvements me lassait vite. Je préférais l'ambiguïté du crawl, cette alternance répétée entre l'étau sombre d'une eau froide et l'éblouissement du soleil quand on renversait la tête. J'éprouvais une étrange volupté à me trouver au cœur même d'une contradiction et à jouir des deux extrêmes à la fois. Cette duplicité, je la recherchais sans cesse. Non par désir de trahir mais pour éprouver la saveur de vivre à l'intersection de sensations qui auraient dû s'exclure. Je voulais connaître à la fois l'endroit et l'envers des sentiments, des choses, des événements – qui paraissaient trop simples et ne l'étaient jamais.

Les circonstances favorisèrent mes penchants. Ma mère tomba malade. J'avais dix ans à peine, et je fus stupéfaite de voir tout changer autour de moi : le mensonge, qu'on m'avait interdit et présenté comme une faute, devint brusquement un devoir. Dès le matin, on s'empressait de masquer sous une profusion d'eau de lavande les relents de sueur, de pommades ou d'éther. On brûlait du papier d'Arménie. Chacun affectait la gaieté. J'observais qu'avant d'entrer dans la chambre de la malade, mon père s'arrêtait un moment et baissait la tête. Quand il la relevait, il s'était composé un sourire qui affirmait sa confiance dans une guérison proche. Ma mère, elle, prenait soin de dissimuler sa pâleur sous du rose à joues. Elle accueillait avec une feinte gourmandise les gâteries que nous lui apportions, pourtant je savais qu'elle n'avait plus jamais faim et qu'à chaque bouchée elle devait faire un effort pour vaincre sa répugnance. À mesure que son état empirait, les mystifications se multiplièrent. Tricher était une loi : nous devions lui cacher qu'elle était condamnée. Sans qu'il en fût jamais question entre nous, chacun jouait une comédie

où les regards démentaient l'entrain de nos conversations. Ma mère évoquait les vacances prochaines, je surenchérisais sur les plaisirs que nous partagerions. Le mensonge s'installait, réconfortant. Le consolider apaisait notre chagrin. Nous n'étions pas dupes : l'été suivant, elle ne serait plus à mes côtés.

Il fallait aussi tromper ma grand-mère. Un soir je lui avais répété, peut-être pour en vérifier la signification, les propos du médecin : le traitement prescrit n'agissait plus. Presque aussitôt mon père me rejoignit dans ma chambre. Il s'emporta contre moi, me reprochant d'avoir dit la vérité :

— Tu ne pouvais pas te taire ! Répéter cela à ta grand-mère ! Tu ne comprends pas qu'il faut la ménager ! Tu le fais exprès ! Comment peut-on être aussi sotté ! Tu veux donc la tuer...

Si inhabituelle chez mon père, cette colère condamnait avec encore plus de force ma franchise. Une évidence s'imposa donc à moi : la vérité n'engendrait que du mal. Elle était le mal. Alors, dans les jours qui suivirent, tandis que je surveillais les paupières closes de ma mère et les voyais se crispier plus souvent, j'appris à surmonter mon effroi. Mon inquiétude se dissimulait sous une expression enjouée. Je m'entraînais devant le miroir pour parfaire cette apparence.

Chaque jour les yeux de ma mère perdaient davantage de lumière. Leur bleu se ternissait. Il semblait s'être répandu sur ses cernes, débordant, de même que l'encre était absorbée par le buvard que je posais sur une feuille de mon cahier.

Certains moments étaient particulièrement cruels. Ainsi quand son regard restait en suspens. Il refusait la vie, lui échappait : les yeux de ma mère se posaient sur moi, mais elle ne me voyait pas, ne regardait rien. Son attention n'était tournée que vers sa douleur. Parfois, elle avait un autre regard qui m'effrayait encore plus – celui, traqué, affolé, d'une bête aux aguets. Une peur y rôdait sans cesse qu'elle essayait en vain de masquer aux autres. C'était à cela qu'étaient destinés, je ne dirais pas ces sourires mais l'étirement de ses lèvres. Qu'examinait-elle alors si loin et qui n'était perceptible qu'à elle-même ? Brutalement ses traits se figeaient, et, sous ses paupières alourdies, ses yeux perdaient encore plus leur brillance. Ses joues amaigries soulignaient l'ossature du visage. Sa peau autrefois si blanche paraissait grise.

Bientôt la trop grande clarté du jour aussi fut interdite. Les rideaux étaient le plus souvent fermés. On les entrouvrait à peine et leur ombre estompait les traits émaciés de ma mère. Elle se plaignait de la lumière qui, disait-elle, blessait ses yeux. Je soupçonnais qu'elle craignait plutôt de révéler sa pâleur, et d'avoir davantage d'efforts à faire pour cacher les progrès de sa maladie. Une semi-obscurité atténuait les menaces, dispensait l'oubli. Grâce à elle on pouvait croire que le mal n'existait pas. Le soir, quand il faisait plus sombre, et que la lampe de chevet inscrivait son halo de lueur tamisée sur le tapis, le visage de ma mère semblait plus serein. C'était le moment où elle souffrait moins. Une trompeuse douceur s'insinuait, accompagnée d'espoir. Parfois je parvenais même à me persuader qu'elle guérirait. À mesure que la maladie s'aggravait, on éloigna la lampe

du lit. Ma mère exigeait plus d'obscurité encore. On posa un châle sur l'abat-jour. L'ombre était notre alliée, nous avions besoin de son aide pour simuler la gaieté. Si, du couloir, je m'apercevais que sa chambre était violemment éclairée, je ralentissais le pas et parlais fort, annonçant d'une façon ou d'une autre mon arrivée. Aussitôt ma mère faisait éteindre le lustre ou repoussait plus loin sa lampe de chevet. La pénombre protectrice, mensongère, était déjà comme un baiser qu'elle m'adressait, le gage de l'amour qu'elle me portait. Moi aussi, bien souvent, j'eus recours aux bienfaits de l'ombre. Un soir où je remarquais que les doigts de ma mère s'étaient effilés, désespérée, je reculai d'un pas et m'approchai des rideaux de la fenêtre. De leurs plis épais naissait un espace plus sombre où je m'abritai pour cacher l'angoisse qui montait en moi et que je me sentais incapable de dissimuler. Ce fut désormais ma place favorite quand il y avait des visiteurs : à l'écart de la scène, confondue avec le décor, je pouvais les surveiller, épier les moindres nuances de leur voix, juger la sincérité de leur affection pour ma mère. Je découvrais leur ennui, leur impatience de partir ou leur vrai chagrin. Un mot, un silence venaient-ils m'inquiéter ? L'ombre, en contrepoint, intervenait, qui me rassurait et démentait ce qui venait d'être dit.

Ombre protectrice, ombre mouvante, elle me rappelait que, pour les autres, une vie normale existait. Tentatrice, elle m'apportait aussi le souvenir de plaisirs oubliés. Par la fenêtre entrouverte, des bouffées d'air frais faisaient frémir les rideaux. Dans ces après-midi où je restais assise au chevet de ma mère, ma seule distraction

pour échapper à ma tristesse était de suivre le tracé de l'ombre que projetaient alors les rideaux, ses errements, ses jeux de poursuite qui se déployaient comme des vagues sur le tapis. Parfois le vent se glissait entre les tissus épais. Alors une clarté fugace, vif-argent, s'immisçait. Si fugace, elle me paraissait maléfique. Elle filait à travers la pièce avec la rapidité d'un serpent qui va frapper. J'allais m'élancer pour protéger ma mère de son venin. Mais ma crainte était vaine. L'éclair en zigzag du serpent se perdait sous un meuble, sans parvenir jusqu'au lit, situé trop loin. L'aurait-il atteint, ce n'était pas ma mère qu'il eût blessée mais moi, me révélant que rien ne l'empêcherait de mourir, pas même mon amour. Je haïssais ce serpent de lumière qui se faufilait, si prompt, menaçant nos mensonges. Qu'il soit destiné à jouer un rôle pernicieux, déjà il le démontrait en faisant apparaître la tristesse de la chambre dont j'avais cru longtemps qu'elle était luxueuse. Lui, il dénonçait l'usure du tapis, une tache de café qui n'était pas partie. Plus gravement il me rappelait ce dont j'étais privée : le plaisir de jouer dehors avec les autres enfants de mon âge. Il était le Mal : il proclamait ce que je m'efforçais d'oublier. Mes camarades, mes cousines devaient être en ce moment dans le square, près des balançoires. Je voyais le ballon que chacune essayait d'attraper, les roues des vélos qui brillaient au soleil. Le vent apportait jusque dans la chambre l'odeur sèche du soleil. J'imaginai le goûter qu'on se partageait, la bousculade près du kiosque où une marchande vendait des bonbons. Aussi fascinantes que les facettes d'un kaléidoscope, des images défilaient devant moi : un caillou blanc qu'on heurtait

du pied quand on courait sur le chemin, la poussière, la fraîcheur du vent qui soulevait mes cheveux. Près du lit l'air était pesant, âcre, oppressant.

Je me sentais coupable de penser au jardin et j'essayais de cacher mes pieds sous ma chaise, sûre que si le serpent les atteignait je ne pourrais m'empêcher de sauter d'un seul bond et d'ouvrir la porte de la chambre pour m'enfuir et retrouver les rires de mes amies. Pourquoi n'étais-je pas avec les autres petites filles ? Il ne servait à rien d'être enfermée là. L'envie de les rejoindre m'envahissait avec une telle violence qu'elle me devenait insupportable. Car la lumière dénonçait cela aussi : la mauvaiseté qui était en moi. La force de son venin était évidente puisque sa seule vue suffisait à éveiller en moi toutes les pensées qui m'étaient interdites, tous les désirs auxquels la maladie de ma mère devait m'obliger à renoncer. Je soupçonnais un danger plus terrible encore : l'accusation qu'allait porter ce serpent contre moi. Car, s'il s'était attardé une seconde de plus, cet aspic d'argent dont l'éclat me brûlait, une autre pensée serait parvenue à s'insinuer en moi. Cette pensée que je refoulais, qui était à peine un soupçon, aurait osé se formuler : le souhait que ma mère meure enfin. Puisque, de toute façon, elle était condamnée, et n'avait plus qu'à souffrir en attendant de mourir, je m'impatientais.

Pourtant, cette obligation de rester auprès de ma mère, c'était moi seule qui la créais. Mon père m'incitait à me distraire. Souvent même il l'ordonnait. Mais s'il m'arrivait d'oublier les souffrances de ma mère, il me semblait que mes camarades me jetaient un regard de déception, sinon de blâme, et que j'avais perdu d'un

seul coup la considération et le respect dont on m'entourait. Car le deuil qui me menaçait irradiait, semblable à cette auréole dont les saintes sont nimbées dans les images pieuses. Mon malheur faisait de moi une enfant à part, plus troublante que les autres. Consciente du magnétisme secret que ma situation m'accordait, je marchais parfois avec fierté, arborant ma douleur comme l'ostensoir d'or d'une procession. Si j'allais chez le boulangier, tout en feignant de ne pas m'en apercevoir, je remarquais qu'une femme poussait sa voisine du coude. Elle murmurait : « C'est la petite qui... » Un silence trompeur laissait supposer quelques mots prononcés encore plus bas. L'oreille aiguisée, je devinais les deux syllabes haïes : « cancer... » Je me redressais, regardais d'un air dédaigneux les gâteaux pour montrer que la gourmandise et les plaisirs ne comptaient plus pour moi. Puis je sortais avec la dignité que j'aurais eue si j'avais déjà porté des vêtements de deuil. Pour que chacun puisse admirer mon visage grave, le masque de douleur qui recouvrait mes traits, j'observais un temps d'arrêt devant la vitrine en prenant soin de dérober aux regards de ceux qui étaient dans la boutique la baguette de pain qui m'apparaissait incongrue, susceptible de nuire à ma dignité. Je jouissais des séductions dont ma douleur me paraît. Et pourtant j'aurais tout donné pour que ma mère soit sauvée, et même si le prix à payer était de n'être plus qu'une enfant quelconque dont nul ne remarquerait la présence. Il n'empêche : au moment même où je souhaitais si ardemment la guérison de ma mère, je ne pouvais m'empêcher de savourer ma douleur et ses privilèges. Est-ce là l'origine de cette ambi-

guité que j'ai toujours recherchée par la suite ? Les situations qui réunissent les contraires ont exercé sur moi le charme des vues qu'on découvre du haut d'une montagne : quand le même regard peut unir deux paysages qui paraissent s'exclure, par exemple des pics déchiquetés et une vallée paisible aux cultures soigneusement étagées. Moi, je voulais posséder à la fois ces deux versants, que tous deux soient à ma disposition, et n'aller ni vers l'un ni vers l'autre, mais marcher sur la crête, là où les vents se déchaînent.

Obstinément, j'explorais l'ombre, notre bienfaitrice. Le jour, moins prononcée, traversée parfois de raies de lumière. La nuit, rendue inconnaissable et amère. Cependant je m'épris de ses mystères. De plus en plus souvent je m'éloignais du lit de ma mère pour me rapprocher des rideaux. Leur légère ondulation était l'ébauche d'une caresse. Il me suffisait d'un pas en arrière pour m'abriter dans la profondeur de leurs plis. Mes larmes ne se voyaient plus, je finissais moi-même par les oublier. Dans cette pièce marquée par la mort, les aventures que déployait leur ombre laissaient croire que la vie était encore possible. J'aimais cette frange de douceur qu'ils introduisaient, effaçant la tristesse, le malheur : tant qu'ils étaient déployés, je pouvais croire que ma mère n'était pas menacée.

Un matin où on les tira de chaque côté de la fenêtre pour aérer la pièce, je m'aperçus que le visage de ma mère était devenu livide. Ses traits s'étaient durcis, des rides se creusaient au coin de ses lèvres. Au-dessus des pommettes saillantes, il y avait, pire que tout, presque décoloré au fond des orbites enfoncées, la lassitude d'un

regard terni, perdu, que même la passion que ma mère éprouvait pour moi ne parvenait pas à réveiller. Il avait suffi d'un instant et de la seule lumière du jour pour supprimer le moindre espoir.

Ma mère mourut plus tôt que prévu, au début du printemps. Je fus surprise de ne pas éprouver le chagrin attendu. Sans doute l'avais-je déjà épuisé, tant je l'avais craint et vécu à l'avance. Le calme m'envahit : celui que j'avais feint durant des mois. Le masque que je m'étais composé l'avait-il emporté ? J'ai pensé qu'il restait irréversiblement apposé sur mon visage. Peut-être étais-je simplement soulagée de ne plus voir ma mère souffrir. Mon apparente indifférence prouvait en fait mon amour pour elle : je préférais être privée de sa présence à condition qu'elle ne souffrît plus. À d'autres moments un soupçon m'atteignait : le serpent avait-il gagné ? Lui qui savait si bien se faufiler partout, il m'avait mordu jusqu'au cœur, en sorte que j'étais heureuse, soulagée de pouvoir enfin aller jusqu'au jardin.

Quelques semaines plus tard, les rideaux étaient noués de chaque côté de la fenêtre. On ne les refermait plus. La pénombre qui avait régné durant des mois disparut, ainsi que les simulacres qui l'accompagnaient. Avec la vérité, la cruauté fit son apparition. Des mots blessants, des tensions, des reproches, la porte fermée à ceux de la famille que mon père n'aimait pas, mais qu'il avait consenti à accueillir pour distraire sa femme. C'en fut fini des sourires et de la gentillesse. Des mesquineries surgirent : dans sa douleur, ma grand-mère reprochait à son gendre d'avoir confié sa fille à un médecin incompetent, ma tante se disputa avec mon père, je ne revis plus mes cousines. Chacun se révélait, des phrases aigres trahissaient des ressentiments qu'on avait étouffés, relégués au fond de soi, pendant la maladie de ma mère. Une vie nouvelle commençait, âpre. Je soupirais après la douceur de l'ombre ; je compris combien elle me manquait et regrettai l'apaisement qu'elle m'offrait au sein du mensonge.

Quelques mois plus tard, un jour où je me promenais dans la campagne avec mon père, j'essayais d'attraper

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 26 mai 2010.
Dépôt légal : mai 2010.
Numéro d'imprimeur : 76254.*

ISBN 978-2-07-012861-7/Imprimé en France

173505



La triche

France Huser

Cette édition électronique du livre *La triche*
de *France Huser*
a été réalisée le 28/05/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 26 mai 2010 par l'imprimerie Floch
(ISBN : 9782070128617)
Code Sodis : N45104 - ISBN : 9782072415999
Numéro d'édition : 173505